

Chapitre 1

Des temps troublés

temps troubles

1/ Automne 1687, porte de Valence

Le 6 septembre 1687, un curieux spectacle s'offrait aux passants matinaux venant à franchir la porte du Faubourg de Valence. Une jeune fille, un voile de taffetas noir rabattu sur le visage, gisait le long du chemin. La sveltesse de son buste et la finesse de ses bras laissaient deviner une silhouette gracieuse, pour l'heure repliée sur elle-même. N'était ce voile baissé, et l'absence de pose, on eût pu croire à quelque femme de mauvaise vie, cherchant dès l'aube à assurer sa subsistance par des moyens malhonnêtes. Quelques laborieuses paysannes, venues chercher leur pain quotidien à la ville, murmuraient leur désapprobation en passant devant elle.

Un vent aigre soulevait la poussière du chemin, des chiens errants venaient renifler la forme recroquevillée, mais celle-ci ne bougeait pas, semblait inerte, inanimée. Pourtant, si les passants avaient troqué leur curiosité ou leur indifférence contre un peu d'intérêt, s'ils avaient fait acte d'humanité en s'approchant de cet être prostré, ils

auraient perçu une curieuse mélopée, tantôt gémissement sourd, tantôt allégresse flûtée. La jeune créature chantait-elle? Pleurait-elle? De temps à autre, malgré son immobilité, elle était comme parcourue d'un frisson. La tête baissée, de douleur ou de repentance, laissait échapper une psalmodie incompréhensible, seulement entrecoupée par des cris de bête blessée. Il aurait été difficile de saisir le sens de ces sons inarticulés, même en tendant l'oreille. Effort que les Valentinois affairés ne songeaient même pas à faire. Cette femme leur paraissait suspecte, et nul ne songeait qu'elle pouvait avoir faim, soif, ou mal. Tant de mendiants et d'estropiés envahissaient les faubourgs de Valence, dès le matin, que l'intérêt faiblissait très vite pour cette jeune fille sans visage, à la fois étonnamment fragile et ordinairement insignifiante. Et la mélopée reprenait de plus belle, dans l'indifférence générale.

Un bourgeois d'âge mûr, pris de compassion, s'approcha de la forme féminine étendue sans mouvement, et l'incita à rentrer chez elle, à renoncer à sa mauvaise vie, au risque de perdre son âme dans la dépravation. Un sursaut secoua la gisante.

« Monsieur, répondit-elle, si vous saviez qui je suis, vous ne me tiendriez pas ce langage. »

Qui était-elle, justement, cette âme dont le ton altier venait contredire si complètement l'étrange attitude?

Elle se nommait Blanche Gamond, était âgée de vingt-trois ans, et son corps n'était que plaies et fractures. Son parcours de souffrance, amorcé deux ans plus tôt, venait de s'achever sur cette route, après une tentative d'évasion avortée.

2/ Un milieu prospère

C'est dans la petite ville de Saint-Paul-Trois-Châteaux que Blanche, fille de Michel Gamond et de Benoîte Malarte, avait vu le jour en 1664. Cette « Tricastine » naissait dans un milieu et dans une région fervemment gagnés aux idées de la Réforme. Au 16^e siècle, avec Montélimar et Valence, Saint-Paul-Trois-Châteaux avait été l'une des premières villes du département à se réformer.

Blanche était une jeune fille particulièrement vive, douée d'un tempérament volontaire, presque obstiné, et parfois orgueilleux. La nature l'ayant comblée de dons nombreux, au premier rang desquels la beauté et l'intelligence, elle n'avait jamais douté d'elle-même. Ni douté des siens, d'ailleurs : seule fille de la famille, Blanche bénéficiait de l'attention privilégiée de ses parents et de son frère. La maison, sur les remparts de Saint-Paul, vit donc pendant vingt ans croître cette jeune fille « en beauté et en sagesse », comme dans les contes de fées.

Le pasteur Piffard témoignait souvent avec admiration des qualités intellectuelles de sa jeune ouaille. Douée d'une mémoire prodigieuse, l'adolescente connaissait par cœur ses Écritures. Mais la capacité mémorielle n'était pas le seul apanage de Blanche ; sa très vive sensibilité lui permettait de vivre comme par substitution les scènes de l'Ancien, et surtout du Nouveau Testament. Comme beaucoup de protestants, elle était capable de truffer sa conversation de citations des Évangiles ; la façon dont elle s'en nourrissait et en imprégnait ses paroles quotidiennes lui était toutefois vraiment particulière. L'admiration d'Alexandre Piffard était cependant mêlée d'une sorte d'envie inconsciente ; il pressentait, dans l'exaltation religieuse de la jeune fille, un

tempérament de fer, de ceux qui résistent et se développent, même, au contact des épreuves de la vie. Lui-même, officiant à Saint-Paul depuis une petite décennie seulement, ne s'illusionnait guère sur sa propre tiédeur. L'avenir devait vérifier cette différence de caractères : le ministre Piffard se réfugia à Lausanne dès la Révocation de l'Édit de Nantes ; il y mourut d'ailleurs presque aussitôt. Même constat pour celui qui devait jouer un rôle si important dans la persévérance de Blanche, celui qui fut son parrain et l'entretint pendant des années dans son désir de résistance : François Murat, malgré ses incitations ambiguës au martyre, devait se réfugier à Genève dès 1685...

Précisément, c'est dans son rapport à la masculinité comme synonyme du pouvoir que la destinée de Blanche se révèle extrêmement surprenante. Très tôt, elle tient tête aux figures paternelles qui l'environnent : pasteur, père puis parrain se voient mis en défaut par la justesse de ses argumentations. Au lieu de se taire face à un homme formulant un jugement erroné, Blanche conteste, proteste, s'entête et veut convaincre son interlocuteur. Dès sa quinzième année, elle n'a pas son pareil pour développer pendant des heures sa *persuasio*. L'éducation reçue a pourtant, lot commun des filles, été sommaire. Mais sa soif de connaissances, son désir de comprendre le mobile des choses et des actes, lui ont permis d'aiguiser son jugement. Nourrie des Saintes Écritures, dont sa connaissance est parfaite, abreuvée à la source d'un savoir toujours plus grand, Blanche s'est très vite sentie appelée à démontrer aux autres leur méconnaissance ou leur incompréhension. A la maison, elle règne en maître dans un foyer restreint à la stricte intimité familiale : un père discret, presque effacé, qu'elle évoque d'ailleurs fort peu dans ses mémoires ; une mère bonne et aimante, mais

faible de caractère. Non sans quelque condescendance, Blanche ne cesse de faire la leçon à cette bienveillante écervelée; c'est elle qui la console quand Benoîte craint pour la vie de son fils; c'est encore elle qui l'admoneste lorsque la foi maternelle ne lui semble pas assez ardente. En bref, Blanche maternelle sa mère.

Pourquoi quitterait-elle un foyer où elle a ses aises, où il fait bon vivre auprès de parents dévoués? *Exit* le frère aîné, parti faire ses études à Paris, et qu'on n'a pas revu depuis dix ans. Il n'est pas non plus question de s'encombrer d'un amoureux, quand on a vingt ans et de l'énergie à revendre. Le vrai Père, le vrai Fiancé, Blanche sait où il se trouve. Et sa dévotion ne connaît pas de faille. Certes, le regard contempteur qu'elle porte très tôt, trop tôt, sur le monde, rend parfois la jeune fille agaçante aux yeux de ses compagnes. C'est qu'elle a reçu trop de dons, aussi. Lorsqu'elle chante au culte, et que son enthousiasme épuré fait resplendir les traits qu'elle a si fins, il arrive que les meilleures compagnes, la Suzanne Berthelon et la Jeanne Pictévin, en éprouvent une certaine amertume, que ces braves filles chassent d'ailleurs bien vite. Blanche a l'art de « clouer le bec », comme le constate avec déplaisir le pasteur Piffard. Lorsqu'elle a entrepris une démonstration, elle ne renonce jamais avant d'avoir entièrement acquis son interlocuteur à sa cause. Le plaisir de la joute verbale est inné en elle. Et bien que sa volonté d'avoir le dernier mot puisse en irriter plus d'un, sa foi est si sincère derrière les fleurs de rhétorique, qu'on engage volontiers la controverse avec elle.

Tout cela n'est guère féminin, déplorent ses parents, tout en réprimant une fierté bien naturelle. Assurément, il y a en Blanche une fougue, une violence même, peu courante chez une jeune femme. Hormis la pureté de son teint,

rien en elle ne rappelle la candeur de son prénom. Sa rage envers les papistes doit parfois être réprimée; elle brûle de provoquer le combat et, dans ses rêves les plus fous, imagine défendre son culte réformé contre le roi lui-même. Le pape Innocent XI lui paraîtrait même sympathique, pour s'être brouillé avec Louis XIV.

L'Histoire allait bientôt lui donner l'occasion d'un autre combat. Et peut-être, avant tout, d'un combat contre elle-même, son orgueil, sa présomption, l'assurance qu'elle a non seulement d'être sauvée, mais d'être distinguée. L'Histoire allait la révéler à elle-même, et faire éclater au grand jour, de manière surprenante, l'authenticité de cette foi si... brillante.

3/ Dragonnades

« En cella, je connais la vérité que nous sommes dans la bonne religion: c'est pourquoi ny votre argent ny vos soldats ne seront jamais capables de nous faire changer. »

(Blanche Gamond)

D'aussi loin qu'elle s'en souvint, Blanche avait toujours éprouvé un mélange de honte et de fierté à appartenir à la religion prétendue réformée, comme l'appelaient les catholiques en se moquant. Fierté de pouvoir s'adresser directement à Dieu, sans obéir à une hiérarchie humaine, trop humaine. Honte devant les vexations infligées aux membres de cette Église. Elle n'avait que dix ans lorsqu'un événement, dont on parla beaucoup chez les Gamond, la marqua durablement: le procureur de Saint-Paul-Trois-Châteaux se vit interdire, par lettre de cachet, d'assister aux assemblées de l'Hôtel de Ville, et défense fut faite aux

habitants de la ville d'admettre des protestants au consulat. Bientôt, ces humiliations se multiplièrent et se généralisèrent.

Les conséquences pratiques de ces persécutions ne tardèrent pas à se faire sentir dans les villes et les villages : démolition des temples, proscription du culte protestant, obligation d'assister à la messe et de suivre le catéchisme, interdiction faite aux protestants d'enseigner. Le quotidien des réformés devint très vite invivable, à la suite des violences perpétrées par les dragons du roi, sous prétexte de conversion. Les soldats occupaient leurs maisons, pillant leurs biens et se livrant à toutes les exactions possibles. Ce furent alors les fameuses « dragonnades », moyen d'abjuration uniquement fondé sur la violence, et particulièrement efficace, même si d'héroïques résistances eurent lieu dans le Languedoc, le Vivarais et le Dauphiné. *Missions bottées* et dragonnades, initiatives de Louvois, suscitèrent deux cent cinquante mille conversions...

C'est avec une aversion croissante que Blanche subit l'invasion de ces soudards dans son foyer sans histoire. Loin de convaincre les Gamond de la nécessité d'une abjuration, la vue de ces soldats avinés, débauchés, de ces goinfres passant leurs journées à boire et à manger, épuisant les réserves du cellier et vidant toutes les bouteilles de la cave, ne fit au contraire que les renforcer dans leur détermination. Pour Blanche, de tels envoyés étaient bien à l'image de la religion oppressive et pervertie qu'on lui présentait en modèle. La nuit, elle ne pouvait trouver le sommeil : le vacarme des chansons paillardes et des querelles dues à la boisson, les odeurs de lard grillé, montaient jusqu'à sa chambre ; et la peur de voir apparaître dans sa chambre quelque dragon venu lui faire violence la tenait éveillée

jusqu'à l'aube. Parfois, il fallait se lever pour servir à boire à ces hôtes indésirables. C'est que le lard, dont ils faisaient une consommation excessive, les altérait. Leur opposer le moindre refus condamnait à une mort certaine, précédée d'un viol si la victime était femme. Chez les Berthelon, par exemple, n'avait-on pas brûlé dans les charbons les pieds de la mère, parce qu'elle avait refusé de « boire une brinde » avec les dragons? Cette image de torture habitait Blanche, la nuit, et, associée aux odeurs de porc fumé sur les mêmes charbons, lui donnait d'épuisantes nausées.

Plus insupportable encore que ces violences de rustres, l'hypocrisie du clergé catholique mettait Blanche au supplice. L'évêque Louis Aube de Roquemartine, en particulier, faisait la chattemite. Il convoqua la mère de Blanche, et lui offrit une forte somme, en plus de la promesse de faire évacuer les dragons de son domicile, à la condition que toute la famille changerait de religion. Une autre fois, il dépêcha son maître d'hôtel qui, avec force protestations d'amitié et sous prétexte de bienveillants conseils, tenta de convaincre les Gamond du bien-fondé d'une conversion. La flagornerie (de si respectables notables ne devaient-ils pas donner l'exemple? une si jolie et si fine demoiselle ne serait-elle pas à sa place à la messe, bien en vue au premier rang, modèle de vertu et de foi pour les autres jeunes filles?), la fausse connivence, la menace enveloppée dans le duvet de l'avis amical, tout cet attirail mêlant violence et douceur sucrée semblait aussi nauséux à Blanche que les grillades nocturnes des pillards. L'effacement de son père, que l'on ne faisait même plus semblant de consulter (l'évêque s'adressant directement à la femme Gamond), lui était également insupportable. Imitant sa mère, résistante de la première heure par son opposition muette mais

déterminée aux politesses fades de l'évêque, Blanche décida de pallier la fragilité paternelle. Ce fut aussi à ce moment-là qu'elle prit conscience du rôle qu'elle devait jouer, bien que femme, et parce qu'elle était femme. Et se tournant, rouge de colère, vers le doucereux ministre de l'évêque, elle entreprit de lui démontrer que le don de Dieu ne se pouvait acheter.

« Mais moi je lui dis :

– Monsieur, votre argent périsse avec vous, de ce que vous estimez que le don de Dieu s'acquiert par or ou argent ; car nous n'avons point été rachetés ni par or ou par argent, mais par le sang précieux de Jésus-Christ, qui est d'un prix infini. Monsieur, quand on fait échange d'un pré ou d'un jardin, ou d'une vigne, ou d'une terre, celui qui vaut le moins rend de l'argent à celui qui vaut davantage ; et en cela, vous faites voir que notre religion vaut plus que la vôtre, puisque vous nous voulez donner de l'argent. »

Mieux - ou pire - elle s'appuya sur une argumentation nourrie pour en déduire la supériorité du protestantisme : « En cela, je connais la vérité que nous sommes dans la bonne religion : c'est pourquoi ni votre argent ni vos soldats ne seront jamais capables de nous faire changer. Monsieur, quand Jésus-Christ envoya ses apôtres, il leur défendit de ne porter ni bourse, ni mallette, ni épée ; mais ce sont vos armes, puisque vous allez de maison en maison l'argent à la main, et non content de cela, vous envoyez vos soldats le sabre en main ; car l'autre soir on voulait tous nous égorger ici dans la maison. En bonne foi, Monsieur, est-ce là le moyen de faire des catholiques ? »